

opéra-comique en quatre actes et sept tableaux, représenté en 1866. C'est un ouvrage qui renferme des morceaux excellents et des mélodies fort agréables, mais que les défauts du livret ont malheureusement déjà écarté de la scène. Le sujet de la pièce a été tiré du roman si connu de M. de Lamartine, *Graziella*. Les principaux événements, amenés dans un livre avec des ménagements et des circonstances qui les préparent, les motivent et les rendent vraisemblables, sont ici, dans la pièce, brusques, décousus et sans intérêt. L'ouverture offre des effets de rythme piquants et se termine par une saltarelle animée. Dans le premier acte, on a remarqué la romance : *C'est l'amour*, dont l'accompagnement imitatif est d'une grâce ingénieuse, et le quintette du châtaignier. Les formes du finale sont belles, mais trop pompeuses pour le cadre étroit de l'action. Dans le second acte, il y a une farandole accompagnée de tambours de basque d'un charmant effet. Dans le troisième, la saltarelle, dont le motif termine l'ouverture, revient à l'occasion de la noce de la fille du gélier, et elle a été fort applaudie. C'est le principal morceau de chant de l'ouvrage. On a remarqué aussi l'air de la jeune bohémienne, qui a de l'originalité. Je citerai encore, dans le quatrième acte, la marche funèbre. Le rôle de Fior d'Aliza a été admirablement interprété par M^{me} Vandenneuvel-Duprez.

Ce compositeur, plein de talent et doué d'une imagination charmante, ne fut pas plus heureux lorsqu'il donna à l'Opéra-Comique *le Fils du brigadier* (1867). La scène se passe en Espagne, pendant le siège de Burgos. C'est une sorte de mélodrame dans lequel sont encadrées plusieurs scènes très-comiques ; mais, en somme, le livret n'a pas été goûté. Quant à la musique, elle est pleine de motifs ingénieux et colorés. Toute la première partie de l'ouverture est charmante. Il était difficile de mieux poétiser la formule militaire et banale de la retraite. Je signalerai dans le premier acte une valse chantée, la romance : *Trembler, quand on est militaire* ; un refrain populaire : *Les Flamands, les Saxons*, et un rondobouffe ; dans le troisième acte, un bon trio et la romance : *O mon enfant, pardonne-moi*, qui précède le finale. L'opéra de *Paul et Virginie* fut enfin représenté au théâtre national Lyrique le 15 novembre 1876.

Cet ouvrage est, à mon avis, le plus distingué, le plus poétique, le plus fortement inspiré qui ait été représenté au théâtre Lyrique depuis bien des années. Le roman de Bernardin de Saint-Pierre a été habilement arrangé pour la scène par MM. Michel Carré et Jules Barbier ; la couleur générale est bien celle que l'imagination conçoit en lisant le récit touchant des amours de ces infortunés enfants. Dans le premier tableau, l'action se passe dans la case de Marguerite, cabane de bambous ouverte sur un paysage de l'île de France. M^{me} de La Tour et Marguerite sont occupées à filer du coton. Les deux mères s'entretiennent de leurs enfants, et se font part de leurs remarques sur leur attachement mutuel. M^{me} de La Tour annonce l'intention d'envoyer Paul aux Indes pour quelque temps, moins pour

éprouver son amour pour Virginie que pour préparer leur bonheur futur.

Ce duo des deux mères est d'un effet charmant : c'est un dialogue et un ensemble dans la forme du nocturne d'une teinte pleine de tendresse et de calme. Domingue, le vieux serviteur dévoué à ses maîtres et presque de la famille, a entendu le projet d'éloigner Paul. Il intervient dans la conversation et chante des couplets dont la mélodie est parlante et originale : *N'envoyez pas le jeune maître vers les pays lointains!* On annonce l'arrivée d'un navire venant de France. M^{me} de La Tour se rend à Port-Louis avec l'espérance de recevoir une lettre de sa famille. Le chœur des habitants de l'île, *Un navire entre dans le port*, est à la fois populaire et distingué. On voit le balancement du navire, on entend le chant monotone des matelots, on se souvient de ces accents dont ils accompagnent leurs efforts lorsqu'ils retirent les ballots de la cale. C'est ainsi qu'un véritable artiste sait poétiser les détails les plus vulgaires, en évitant également deux écueils, la banalité et le réalisme. Paul et Virginie, surpris par l'orage, accourent abrités sous une large feuille de bananier. Le duo qu'ils chantent, *O joie, ô douceur d'aimer qui nous aime!* a le mérite particulier d'exprimer par un heureux mélange des voix l'union parfaite et mystérieuse de deux cœurs confiants l'un dans l'autre ; la poésie de Félicien David et les formes harmoniques de Mendelssohn semblent se condenser dans ce morceau. Méala, épuisée de fatigue, les bras meurtris et les vêtements en lambeaux, se présente sur le seuil. C'est une esclave qui vient implorer un asile contre la poursuite d'un maître impitoyable. Virginie, compatissante, lui donne du lait, du pain, des paroles de consolation. Elle se charge avec Paul de la ramener chez son maître et d'obtenir sa grâce. Dans ce trio, on distingue surtout une belle phrase :

Oui, les cœurs que Dieu même inspire,
Dans l'innocence des champs,
Trouvent bien ce qu'il faut dire
Pour émouvoir les méchants.

Le deuxième tableau transporte le spectateur dans la plantation de M. de Sainte-Croix, riche planteur de la rivière Noire. Ce colon vicieux et cruel n'est pas nommé par Bernardin de Saint-Pierre. Pourquoi l'auteur du livret l'a-t-il baptisé du nom de Sainte-Croix ? C'est sans doute par antiphrase, car c'est sur la sainte Croix que l'égalité des droits des âmes humaines a été promulguée dans le monde. Le choix de ce nom n'est pas heureux. Les esclaves font entendre des accents douloureux sous les ardeurs du soleil ; un négrillon chante sa misère sur un mode mineur et avec des intonations plaintives. Virginie et Paul arrivent avec Méala. Ici, les récitatifs sont d'une expression excellente et passent tour à tour de la rudesse à une douceur exquise. *Pardonnez-lui*, s'écrie Virginie en s'adressant à Sainte-Croix. Son chant large et soutenu part du cœur ; c'est une magnifique inspiration. Tous les assistants sont ravis : *Oh ! la douce voix!*

oh ! le doux sourire ! c'est un chant d'oiseau dans l'air envolé ; à peine elle parle, et chacun l'admire. Sainte-Croix est subjugué. A travers la distance des âges, et en tenant compte de la différence des moyens employés, cette page rappelle la puissance d'expression de Gluck. Sainte-Croix accorde la grâce de Méala. Mais la beauté de Virginie allume dans ce cœur grossier une passion brutale ; l'intelligente et reconnaissante Méala s'en aperçoit la première, et lorsque Sainte-Croix, en l'honneur de ses deux hôtes, improvise une sorte de fête et ordonne à Méala de chanter, celle-ci les avertisse qu'un danger les menace :

Parmi les lianes,
Au fond des savanes,
Le tigre est couché.
Son regard flamboie ;
Il guette sa proie,
Dans l'ombre caché !
Le jour va s'éteindre.
Voici la nuit ;
Il peut vous atteindre,
Fuyez ! — tout fuit.

Cette chanson âpre et sauvage reste musicale, malgré ses intonations hardies et son rythme heurté. Ce qui prouve qu'il n'est nullement nécessaire de sortir du domaine de l'art pour produire l'effet cherché, lorsque le musicien a de l'imagination et du goût. Sainte-Croix, furieux du départ précipité de Virginie et de Paul, en rend Méala responsable et la livre à un nouveau châtiment. Je trouve que, dans cette scène, les auteurs ont été trop loin. Les danses de la bamboula, l'orgie du planteur, son ivresse, les cris de la malheureuse qui dominent le chœur, produisent une impression trop pénible pour une œuvre lyrique. Il faut se garder de confondre l'émotion avec la sensation physique. Une symphonie intéressante intitulée *la Forêt* sert d'entr'acte.

Le premier tableau du deuxième acte représente l'habitation de M^{me} de La Tour ; elle achève d'habiller Virginie et de la parer de quelques bijoux. Elle l'informe qu'une vieille parente la mande auprès d'elle et consent à lui laisser sa fortune, à la condition qu'elle partira pour la France. Virginie ne veut pas quitter sa mère. Elle lui fait la confidence de son amour. M^{me} de La Tour, après de douces exhortations, la laisse seule à ses réflexions. Tout cela a été traité par le compositeur avec une délicatesse infinie. Ici se place une scène très-poétique dans sa naïveté, scène pleine de naturel, qui suffirait seule pour faire le succès d'un acte d'opéra ; la jeune fille veut savoir ce que pense de son départ Domingue, ce vieil ami qui l'a vue naître, qui l'aime ainsi que Paul. Pour toute réponse, sans la regarder et tout en travaillant à sa natte de jonc, Domingue chante :

L'oiseau s'envole
Là-bas ! là-bas !
L'oiseau s'envole
Et ne revient pas.

Ah ! pauvre folle !
Reste à la maison,
Crois à ma chanson.
L'oiseau s'envole
Et ne revient pas.

Oiseau fidèle,
Que Dieu bénit,
Oiseau fidèle,
Reste en ton doux nid.
Ferme ton aile,
Tu dormiras mieux
Que sous d'autres cieux.
Oiseau fidèle,
Que Dieu bénit,
Oiseau fidèle,
Reste en ton doux nid.

La mélodie de cette cantilène est expressive et touchante.

Le désespoir de Paul apprenant la fatale nouvelle forme la contre-partie de cette scène. Elle est rendue plus dramatique encore par l'aveu que Marguerite fait à son fils de sa faute et de la honte de sa naissance. Cette situation, difficile à rendre, est d'une déclamation si juste, qu'elle a pleinement réussi. Rien d'attendrissant comme les consolations que Paul, malgré sa douleur et dans son affection, prodigue à sa mère. Les phrases les plus remarquées sont celles-ci : *Ah ! ne brisez pas mon courage ! et : Je vous honore, je vous aime*. Méala revient encore une fois chercher un refuge ; mais cette fois elle est suivie de près par Sainte-Croix. Paul le reçoit ; une discussion s'engage ; elle se termine par la rançon de l'esclave avec l'argent envoyé de France à Virginie. Le grand duo dans lequel Paul et Virginie font le serment d'être l'un à l'autre paraît un peu long, à cause de la succession des mouvements divers, *andante, allegretto, allegro maestoso* entrecoupés de récitatifs, à la façon de la mélodie en vogue de l'autre côté du Rhin et heureusement fort contestée en deçà ; mais la péroraison en *la bémol* majeur est admirable d'inspiration. Cette belle phrase a été choisie par le compositeur pour caractériser l'amour de Paul et de Virginie, amour noble et pur, au-dessus des vicissitudes humaines, plus fort que la mort :

Par le Ciel qui m'entend, par l'air que je respire,
Par ce Dieu que je prends à témoin de ma foi,
Par tes larmes, par ton sourire,
Je jure de n'être qu'à toi !

Au second tableau, il fait clair de lune, et on voit la mer à travers les arbres. Le chœur que j'ai signalé plus haut est répété en fanfare par les cors ; bien écrite pour ces instruments, elle produit le plus charmant effet. Elle se poursuit, développée par un chœur lointain. Après le grand air de Virginie, Méala chante des couplets auxquels des appogiatures donnent beaucoup de caractère : c'est un hors-d'œuvre ; mais on l'entend avec plaisir. Virginie s'est endormie sur un banc de gazon. M. de La Bourdonnais arrive et presse le départ, M^{me} de La Tour réveille sa fille. La toile tombe.

Le troisième acte renferme d'aussi beaux morceaux que les deux autres. La chanson de Méala, *En vain sur cette lointaine rive*, est une mélodie fort jolie, toute en syncopes sur lesquelles M. Victor Massé aurait pu obtenir de son poète des paroles mieux adaptées à ce genre de rythme. Le quatuor : *Que l'enfant que j'aime*, composé de mesures alternées à quatre et à deux temps, est gracieusement accompagné par les instruments à cordes en pizzicato. Le pauvre Paul, inconsolable de l'absence de son amie, lit et relit une lettre de Virginie; la déclamation en est mélodieuse et d'une sensibilité exquise. Je donne ici cette lettre touchante, parce qu'elle me semble avoir un parfum de candeur qu'il est doux de respirer en ces temps où l'amour est si mal exprimé au théâtre :

Chère mère, vous m'avez dit
De vous mander les jours de joie
Ou de chagrin que Dieu m'envoie.
C'est à grand'peine : on m'interdit
De vous écrire; et moi, sans armes
Contre un si rigoureux arrêt
Je vous fais tenir en secret
Ces mots arrosés de mes larmes.
D'autres tourments que je prévois
Me tiennent le cœur en alarmes :
J'ai trop pleuré; rappelez-moi.
Au sein même de la richesse,
Je suis plus pauvre qu'autrefois,
Ne pouvant vous faire largesse
De tous les biens que je reçois.
Il a fallu que votre fille
Se cachât des regards jaloux
Pour recourir à son aiguille
Et travailler au moins pour vous.
Hélas! c'est là tout le mérite
De menus objets faits par moi
Que j'ai pu joindre à mon envoi
Pour vous et maman Marguerite.
A Paul, cette petite fleur
Que l'on appelle violette,
Du nom même de sa couleur;
Elle semble éclore en cachette,
Sous les buissons où la trahit
Le doux parfum qu'elle recèle;
Par les soins de Paul puisse-t-elle
Prosperer en cet humble nid
De fleurs, de mousse et de verdure,
Où notre fontaine murmure,
Où nos oiseaux chantent en chœur,
Hélas! où j'ai laissé mon cœur!

Le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir à travers une gaze un salon aristocratique. Virginie est invitée à chanter. Elle s'accompagne sur la harpe :

Que ma chanson vers toi s'envole,
O doux ami que j'ai quitté! etc.

La mélodie est ravissante de grâce et de mélancolie. On entoure Virginie, on la félicite. Un personnage lui est présenté : c'est Sainte-Croix. Virginie repousse avec dédain ses hommages. La vieille parente témoigne son indi-

gnation et congédie Virginie. Paul a suivi cette vision et s'écrie : « Elle revient vers nous ! » Domingue accourt et annonce en effet l'arrivée d'un navire; mais il est ballotté par la tempête et ne peut aborder. Paul se précipite au dehors. Le théâtre représente la plage; à quelque distance en mer, le *Saint-Géran* est à demi submergé. Virginie est étendue sur le sable, et inanimée; Paul est agenouillé près d'elle; tous les personnages et les habitants de l'île sont accablés de douleur. Le chœur chante :

Pauvres amants !
Séparés sur la terre
Et longtemps malheureux,
L'amour que rien n'altère
Les attend dans le ciel et commence pour eux !

Cette partition, le chef-d'œuvre de M. Victor Massé, est désormais associée à celui de Bernardin de Saint-Pierre. Le compositeur, élu membre de l'Académie des beaux-arts depuis plusieurs années, a rempli depuis 1860 les fonctions de chef du chant à l'Opéra, où il a remplacé Dietsch; l'état de sa santé l'a obligé récemment à les résigner.

LEMMENS

NÉ EN 1823.

Encore un musicien excellent, à qui la Belgique a donné naissance ! M. Lemmens, ancien professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, se distingue au premier rang des organistes vraiment dignes de ce nom dans un temps où l'art des Bach est bien déchu de son ancien éclat. Il joint à un admirable talent de virtuose le mérite d'avoir composé de remarquables morceaux pour son instrument.

Né le 3 janvier 1823 à Zoerle-Parwys, dans la province d'Anvers, M. Lemmens reçut de son père, qui était organiste, les premières leçons de musique. A l'âge de sept ans, non-seulement il remplissait les fonctions d'enfant de chœur et mêlait sa voix à celles des chantres, mais il commençait déjà à accompagner le plain-chant dans le service divin. A onze ans, il fut envoyé à Diest où il étudia pendant six mois sous la direction de l'organiste Van der Broeck. En 1839, il entra au Conservatoire de Bruxelles dans la classe de piano de M. Godineau; mais il dut interrompre ses études pour aller prendre la place de son père qu'une maladie avait mis dans l'impossibilité de continuer ses fonctions. Après avoir occupé pendant quinze mois l'emploi d'organiste, à